
Jardins d'île, jardins de ville au vanuatu

Delphine Greindl et Virginie Lanouguère-Bruneau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/8194>

DOI : [10.4000/etudesrurales.8194](https://doi.org/10.4000/etudesrurales.8194)

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2005

Pagination : 129-148

Référence électronique

Delphine Greindl et Virginie Lanouguère-Bruneau, « Jardins d'île, jardins de ville au vanuatu », *Études rurales* [En ligne], 175-176 | 2005, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 29 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/8194> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.8194>

© Tous droits réservés

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=ETRU&ID_NUMPUBLIE=ETRU_175&ID_ARTICLE=ETRU_175_0129

Jardins d'île, jardins de ville au vanuatu

par Delphine GREINDL et Virginie LANOUGUÈRE-BRUNEAU

| Editions de l'EHESS | Études rurales

2005/03 - 175

ISSN 0014-2182 | pages 129 à 148

Pour citer cet article :

— Greindl D. et Lanouguère-Bruneau V., Jardins d'île, jardins de ville au vanuatu, Études rurales 2005/03, 175, p. 129-148.

Distribution électronique Cairn pour les Editions de l'EHESS.

© Editions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

JARDINS D'ÎLE, JARDINS DE VILLE AU VANUATU

Delphine Greindl
et Virginie Lanouguère-Bruneau

LE JARDIN est essentiel dans la vie des Vanuatais puisqu'il est non seulement la source principale de l'alimentation mais aussi un lieu où s'exprime l'identité sociale. Les auteurs de cette contribution ont mené respectivement une recherche sur les jardins de deux groupes originaires de la même île mais vivant l'un en zone rurale, l'autre en zone urbaine. La comparaison est intéressante dans la mesure où elle montre ce qui constitue l'identité sociale de cette population du Vanuatu. La zone rurale est l'île de Mota Lava, qui appartient au groupe des îles Banks, au nord de l'archipel, et la zone urbaine est Luganville, située sur la grande île d'Espiritu Santo.

L'île de Mota Lava, d'une superficie de 30 km², compte environ 1 200 habitants¹ répartis dans huit villages. Une de nos études a porté sur le village de Qerema'nde où vivent près de 200 personnes². Si dans la partie est de l'île, où se trouve l'aéroport, la densité n'est que de 5 habitants au km², dans l'ouest elle atteint 700 habitants au km² dans la pointe de l'île³. Même si la population est très mobile, cette concentration n'est pas sans conséquences sur l'utilisation des ressources et

l'organisation des jardins. Au centre de l'île, la montagne Tovetman et la forêt dense limitent la superficie des terres consacrées aux jardins. Ces dernières années, la forte croissance démographique et l'augmentation de la production de coprah ont généré des conflits liés à la terre, qui ont essentiellement trait au temps d'utilisation des parcelles et aux droits d'usufruit. Ce problème est cependant atténué par le fait que les habitants de Mota Lava possèdent des terres dans d'autres îles grâce aux liens de parenté et qu'ils migrent de plus en plus vers les villes.

La zone urbaine la plus proche qui accueille les habitants de l'île est Mango, un hameau de Luganville⁴. Le développement de ce quartier est récent bien que le lieu ait été habité depuis la Seconde Guerre mondiale, à l'occasion de l'installation, à Santo, de la plus grande base militaire de l'armée américaine dans le Pacifique. Bordé de manguiers, d'où il tient son

1. Selon un recensement effectué par V. Lanouguère-Bruneau en avril-mai 1998 : 1 222 personnes exactement.

2. Les résultats de cette enquête réalisée par V. Lanouguère-Bruneau, entre juin 1997 et septembre 1998, ont été analysés dans sa thèse : « Le corps de l'igname et le sang de la noix de coco. Étude du système social ancien à Mota Lava (îles Banks, Vanuatu) ». Paris, EHESS, 2002.

3. *Vanuatu National Population Census, May 1989*. Vol. II : Banks/Torres-Santo/Malo, Statistics Offices Port-Vila, 1991, p. 10.

4. L'étude de ce hameau a été réalisée par D. Greindl pour sa thèse : « Vivre(s) en ville : des jardins au marché sur l'archipel du Vanuatu ». Bruxelles, Université libre, 2000.

nom, ce « village urbain », enclavé entre les jardins, la forêt, la rivière, les stations d'élevage et les cocoteraies, n'est qu'à 500 mètres de la mer et du centre ville. À sa périphérie, une zone très limitée occupée par des jardins vivriers représente l'espace vert indispensable à l'autonomie alimentaire de ses habitants.

La population de Mango s'élève à 330 personnes réparties en 56 familles⁵ : plus de 83 % des individus sont originaires de la province de Torba (îles Banks et Torres), dont près de la moitié sont issus de l'île de Mota Lava. Qu'ils soient en couples ou seuls, les nouveaux arrivants sont certains d'être reçus par de la famille ou des amis et de retrouver sur place l'intimité, la convivialité et la solidarité des zones rurales. Leurs motivations sont diverses : manque de terre dans leur île d'origine, recherche d'emploi, raisons médicales (notamment pour accoucher), mariage avec un natif de Mango, perspectives de scolarisation (enfants envoyés en pension ou dans de la famille), etc.

En migrant la population s'adapte à un monde différent tout en conservant des liens avec celui qu'elle a quitté. Les jardins sont le reflet de ces évolutions et conservent une partie de l'identité insulaire. Joël Bonnemaison⁶ a écrit à propos de l'île de Tanna, au sud de l'archipel : « Les jardins de la coutume sont au centre de l'univers dont la finalité est l'alliance : ils sont beaux parce que leurs tubercules sont destinés à être "donnés". Les jardins de modernité sont par contre culturellement "neutres". On les cultive, mais on ne s'y investit pas. » Qu'en est-il des jardins de Mota Lava et de ceux de Mango, au nord du pays ?

Les familles et leurs jardins

PRÉSENTATION DES FAMILLES ÉTUDIÉES

Pour comparer les jardins vivriers des habitants de Mota Lava et des habitants de Mango originaires de cette même île, nous avons sélectionné dix familles, cinq vivant en zone rurale (26 parcelles) et cinq en zone urbaine (34 parcelles), selon des critères qui nous sont apparus pertinents sur les deux terrains (tableaux 1 et 2 p. 133).

Pour l'île de Mota Lava, le choix des familles, habitant toutes dans le village de Qerema'nde, a été guidé par le souci d'avoir un échantillon représentatif de la population, basé sur l'âge du chef de famille. Le plus jeune d'entre eux est Stomba, âgé de 24 ans à l'époque de l'enquête, marié depuis août 1997 et père d'une petite fille de quelques mois. La deuxième famille est celle de James (29 ans), qui forme avec Mata un couple déjà bien établi. Ils sont parents de trois enfants, dont deux vivent avec eux. La troisième famille est celle de Railey, âgé de 42 ans, marié et père de quatre enfants dont trois sont à sa charge. Son foyer compte ainsi cinq personnes. William (69 ans) est à la tête d'un foyer de six personnes. En ce qui concerne Kakaet, le plus âgé, il vit seul sur la même terre que son fils Railey ; s'il mange parfois avec la famille de son fils, il a ses propres jardins pour se nourrir tous les jours ; il donne quelquefois des tubercules à sa bru, qui les cuisine pour toute la famille.

5. Selon un recensement effectué par D. Greindl en novembre 1997.

6. J. Bonnemaison, *L'archipel du Vanuatu. Les fondements géographiques d'une identité : essai de géographie culturelle*. Paris, ORSTOM, 1997, p. 209.

Tableaux 1 et 2. Les familles étudiées

Familles de Mota Lava	Date de naissance	Âge	Lieu de naissance	Enfants à charge	Emploi
Stomba Biscilla	1974 1978	24 20	Qerema'nde Mota	1	sans emploi sans emploi
James Mata	1969 1971	29 27	Qerema'nde Totoglag	2	sans emploi sans emploi
Railey Marceline	1956 1963	42 35	Qerema'nde Var	3	chef coutumier sans emploi
William Meni	1929 1930	69 68	Qerema'nde Var	4	sans emploi sans emploi
Kakaet	1924	74	Qerema'nde	–	sans emploi

Familles de Mango	Date de naissance	Lieu de naissance	Date arrivée en ville	Enfants à charge	Emploi
Bernard Jimmy May Jimmy	1956 1956	Luganville Luganville	né en ville 1972	6	sans emploi professeur
Louis Jimmy Sonia Jimmy	1960 1966	Luganville 'Nerenigman	né en ville 1989	4	employé dans la construction professeur
Jimmy Patrick Lina Patrick	1962 1963	Luganville Luganville	1980 née en ville	5	employé sur un bateau ménage dans un hôtel
Francis Mantaktak Marie-Léa Mantaktak	1955 1961	Luganville Qerema'nde	1980 1981	5	employé dans un organisme d'État sans emploi
Aïson Bohilan Green Bohilan	1954 1962	Luganville 'Nerenigman	1980 1980	5	employé au port sans emploi

À Mota Lava, très peu de personnes ont un emploi salarié. Il n'est pas rare – et c'est le cas de James et de Stomba – que des jeunes partent travailler en ville ou dans une autre île afin de gagner un peu de *vatus* (monnaie nationale) pour acheter des équipements divers (clous, lampes, casseroles, etc.), des vêtements ou encore des nourritures importées (riz, sucre, thé, conserves, etc.). Sur les cinq chefs de famille étudiés, seul Railey peut être considéré comme ayant un emploi puisqu'il est un représentant national des chefs coutumiers pour la province de Torba. Il ne perçoit aucun salaire mais peut économiser un peu d'argent sur ses frais de déplacement quand il se rend à Vila (la capitale), une ou deux fois par an.

Pour Mango, les familles ont été choisies selon deux critères : l'origine insulaire (Mota Lava) et le temps de résidence en ville (dix ans minimum). À l'époque de l'enquête, les personnes interrogées sont toutes âgées de 32 à 44 ans. Sept d'entre elles ont un emploi rémunéré et trois sont nées en ville (de parents qui ont migré sur Santo pour se faire embaucher dans les plantations périphériques à la ville). La première famille compte huit personnes, avec à sa tête Bernard Jimmy, né à Luganville et sans emploi. Il s'occupe à temps complet des jardins. Dans la famille de son frère Louis (également né à Luganville), le couple travaille et a quatre enfants à charge. Jimmy et Lina Patrick travaillent également tous les deux pour élever leurs cinq enfants. Dans la quatrième famille, il n'y a que le père qui travaille. Francis Mantaktak nourrit cinq enfants (dont celui de son beau-frère Railey vivant dans l'île, et dont les jardins sont étudiés dans l'échantillon de Mota Lava). Enfin, la dernière famille, celle

d'Aïson et Green Bohilan, compte cinq enfants (donc sept personnes) et seul le père a un emploi salarié. Ainsi, dans trois familles sur cinq, un des membres du couple ne travaille pas et peut cultiver les jardins à temps complet.

Les données sont très différentes entre l'île et la ville puisqu'en zone rurale l'essentiel de l'activité des adultes est tourné vers les jardins, ce qui n'est pas le cas à Mango, où seulement trois personnes peuvent s'y consacrer pleinement. De plus, dans l'île, l'alimentation dépend totalement des jardins alors qu'en ville elle est assurée par une partie du salaire du couple qui travaille. Toutefois, même en ville, chaque famille entretient plusieurs jardins, de différents types.

LES DIFFÉRENTS TYPES DE JARDINS

À Mota Lava et à Mango, la qualification des jardins n'est pas la même. Cependant, il est possible de les regrouper en trois types : les jardins d'appoint, qui se trouvent près des maisons, les jardins vivriers, qui sont la principale source de nourriture, et les jardins secondaires, qui, comme leur nom l'indique, sont utilisés occasionnellement.

Les jardins d'appoint

Dans l'île comme en ville, il s'agit de plantations qui entourent les maisons. Dans l'île, elles ne sont pas considérées comme appartenant à un jardin proprement dit (*ne-tqe*). Ce ne sont généralement pas des tubercules (éventuellement quelques ignames sauvages) mais plutôt des arbres fruitiers (bananiers, arbres à pain, cocotiers) ou parfois des cultures importées (tomate, oignon, gingembre). En ville, ces plantations ressemblent davantage à un jardin

composé d'une grande variété de fleurs, d'arbres fruitiers et autres végétaux consommables : bananier, gingembre, oignon, etc. Bien que souvent réduites, ces plantations peuvent fournir un complément important au jardin vivrier et, en tout cas, une petite réserve à portée de main.

Les jardins vivriers

Ces jardins sont constitués de plusieurs espèces alimentaires, même si certains tubercules y sont dominants. Une différence notable se dessine entre l'île et la ville. Si à Mota Lava les jardins vivriers s'inscrivent dans une dimension temporelle, à Mango ils s'inscrivent dans une dimension spatiale.

À Mota Lava, les jardins vivriers s'échelonnent sur l'année :

a) le *ne-te'mag* : la première plantation se fait de mai à août dans le jardin nommé *ne-te'mag* (la plantation d'« avant » (*a'mag*) dans « l'année » (*ne-te*)). Ses terres sont généralement riches, ayant été laissées en jachère plusieurs années. Ce jardin nécessite d'être défriché, brûlé et totalement replanté. Certaines ignames fragiles, à savoir celles qu'on utilise pour les cérémonies, y sont très fréquentes. D'autres végétaux sont également présents : taro, manioc, bananier, chou des îles, etc.

b) le *ne-tetgiy* : la deuxième plantation se fait de septembre à octobre, dans un jardin nommé *ne-tetgiy* (la fois d'« après » (*giy*) dans « l'année » (*ne-te*)). Les terres de ce jardin sont en général moins riches que celles du *ne-te'mag*, même si ses parcelles ont été mises quelques années en jachère. On y plante des ignames plus rustiques ainsi que d'autres végétaux, comme dans le *ne-te'mag*.

c) le *nê-gêyak* : ce jardin n'a pas besoin d'être défriché puisqu'il s'agit d'un « jardin d'avant » (*ne-te'mag*) ou d'un « jardin d'après » (*ne-tetgiy*) dans lequel les végétaux sont plantés pour une deuxième année de culture. Les bananiers plantés la première année y sont conservés plusieurs années encore après que la jachère a commencé.

À Mango, les jardins ne varient pas selon l'époque de plantation mais selon l'espace où ils peuvent s'établir :

a) jardins de ville : attenants aux maisons ou proches d'elles, de taille et de disposition variées, ils se situent sur les zones encore disponibles du quartier (espaces entre les maisons, terrains non construits, bords des routes ou des plantations). Leurs limites sont visibles (clôtures, haies), et leur âge dépend de l'arrivée en ville, ou dans la maison, de leur propriétaire. Ils sont considérés comme des « vieux » jardins. Le sol n'y est pas très riche puisqu'ils servent de garde-manger permanent (bananiers, manioc, etc.). Ils renferment généralement une grande variété de fruits et de légumes.

b) jardins du bush : plus éloignés des habitations, ils ceinturent la ville. À Mango, ils se concentrent tout autour du hameau alors que, dans les autres quartiers, ils sont plus éparpillés. Ces espaces sont considérés comme des « nouveaux » jardins car ils sont débroussaillés depuis peu de temps. Ils sont laissés en jachère tous les quatre ou cinq ans. Les parcelles sont délimitées par le Conseil des chefs de Mango, les jardiniers et le bon sens de chacun. Les frontières sont connues de tous et repérables grâce à des éléments naturels (arbres, végétaux). Même si une zone

délimitée est destinée à la culture d'une seule variété de plante alimentaire (donnant son nom à l'emplacement : jardin d'ignames, de taros, etc.), d'autres végétaux peuvent servir de protection (contre le soleil, les parasites) ou de clôture. Ces jardins contiennent beaucoup d'arbres fruitiers devenus sauvages. Comme ceux-ci ont été plantés par les premiers arrivants, le propriétaire n'en est plus toujours connu.

Ainsi, à Mota Lava, les jardins vivriers se distinguent selon des critères temporels (le jardin d'avant et le jardin d'après), tandis qu'à Mango ils se distinguent selon des critères spatiaux (le jardin de ville et le jardin de brousse). Cependant, la distinction spatiale se retrouve à Mota Lava puisque les jardins d'avant sont cultivés sur les meilleures terres (dans l'est de l'île), les jardins d'après étant cultivés sur des terres de moins bonne qualité. De même, la dimension temporelle n'est pas absente à Mango puisque les jardins de ville sont considérés comme de vieux jardins, alors que les jardins de brousse sont perçus comme plus récents. Le temps de plantation est, quant à lui, différent : deux ou trois ans dans l'île contre quatre ou cinq ans en ville. De surcroît, à Mota Lava, les jardins d'avant ou d'après changent de statut lorsqu'ils sont plantés une deuxième fois et deviennent de vieux jardins (*nê-gêyak*).

Outre ces jardins d'appoint et ces jardins vivriers, il existe un troisième type de jardins que nous avons nommés secondaires.

Les jardins secondaires

À Mota Lava, de nombreuses familles ont également un petit jardin (comparativement aux autres) d'environ 50 m², à l'orée de la forêt dense, dans lequel sont plantés des bambous, des ignames, des bananes ou différentes sortes d'arbres fruitiers ou utilitaires. Il ne s'agit pas d'un jardin à proprement parler mais d'un carré de terre nettoyé, protégé par un tabou fait à partir d'un bâton sur lequel sont fixées des feuilles de pandanus sauvage. Dans cette catégorie des jardins secondaires, nous incluons les lignes de tubercules plantées dans le jardin d'un parent. Dans certains cas, assez rares toutefois, des couples originaires d'autres îles peuvent recevoir de leurs parents un jardin ou des végétaux en échange de l'aide occasionnelle qu'ils leur apportent pour l'entretien de ces jardins.

À Mango, les jardins secondaires sont des jardins dits de village car ils sont situés hors de la ville. Huit familles possèdent des jardins à Bélérù, village de la périphérie (environ une heure en voiture). Ceux-ci sont de plus grande taille que les jardins vivriers et leurs plantations sont très variées. En raison de l'éloignement, des déplacements en commun sont organisés toutes les semaines.

Selon la tradition, un couple doit planter un jardin par personne présente dans le foyer. Un couple avec quatre enfants doit ainsi avoir au minimum six jardins. Le père prépare une parcelle à la naissance de chaque nouvel enfant afin qu'elle soit prête pour la célébration de la première dent.

Tableaux 3 et 4. Les jardins des familles étudiées

Familles de Mota Lava	Nombre de personnes par foyer	Nombre de jardins d'appoint	Nombre de jardins vivriers	Nombre de jardins secondaires	Total des jardins
Stomba et Biscilla	3	1	3	1	5
James et Mata	4	1	4	1	6
Railey et Marceline	5	1	6	0	7
William et Meni	6	1	5	0	6
Kakaet	1	0	2	0	2
Total	19	4	20	2	26

Familles de Mango	Nombre de personnes par foyer	Nombre de jardins d'appoint	Nombre de jardins vivriers	Nombre de jardins secondaires	Total des jardins
B. et M. Jimmy	8	1	9	1	11
L. et S. Jimmy	6	1	3	0	4
J. et L. Patrick	7	1	2	1	4
F. et M.-L. Mantaktak	7	1	9	0	10
A. et G. Bohilan	7	1	3	0	4
Total	35	5	27	2	33

Les tableaux 3 et 4 ci-dessus indiquent qu'en moyenne les familles de Mota Lava ont plus de 1 jardin par personne (1,3) et celles de Mango un peu moins de 1 (0,9). Dans l'île comme en ville, la tradition est donc encore respectée.

Dans l'île, chaque ménage a un jardin d'appoint, c'est-à-dire un jardin situé sur l'aire

d'habitation, à l'exception du vieux Kakaet, qui habite sur la même parcelle que son fils et utilise le même jardin d'appoint. Pour autant, ce même Kakaet a deux jardins vivriers pour lui tout seul, à quelques minutes de sa maison. Les jardins vivriers sont au nombre de 20 pour 19 personnes. Stomba et James ont tous deux un enfant en bas âge qui ne consomme pas

encore de végétaux mais qui a déjà un jardin, comme le veut la tradition. Ils bénéficient en outre de jardins considérés comme secondaires (quelques lignes de tubercules plantées dans le jardin d'un parent). William a un jardin vivrier de moins que de personnes dans son foyer mais ses parcelles sont très grandes et il dispose fréquemment d'excédents de bananes qu'il distribue aux familles dont les jardins ne sont pas encore à maturité ou sont épuisés. Sa fille, qui vit et travaille avec lui, nourrit encore au sein son enfant.

À Mango, toutes les familles jouissent de quasiment 1 jardin par personne, parfois même davantage. Chaque ménage est doté d'un jardin d'appoint. Les familles de Bernard Jimmy et Francis Mantaktak, dont un seul membre du couple travaille, ont toutes deux le plus grand nombre de jardins vivriers (9 chacune). En revanche la famille Bohilan ne compte que 4 jardins en tout pour 7 personnes à nourrir : Green, la mère, consacre beaucoup de temps à élever ses enfants. Certains couples produisent, pour le revendre, un surplus dans leur jardin (c'est le cas de Louis et Sonia Jimmy et de Jimmy et Lina Patrick, même si ces quatre personnes ont déjà un emploi rémunéré). Seules deux familles sur cinq sont pourvues d'un jardin secondaire à Bélérú : celle de Bernard Jimmy et celle de Jimmy Patrick, alors que, s'agissant de cette dernière famille, les deux membres du couple travaillent et disposent donc de peu de temps à consacrer au jardin.

ORGANISATION DES JARDINS

En ville, les limites des jardins sont facilement repérables (route, maison, clôtures

diverses, haies de polyscias ou de bananiers). À Mota Lava, elles sont plus floues : les jardins sont entourés d'une bande de végétation nommée *wotetleh* qui sert de frontière naturelle. Dans le *wotetleh*, un homme plante toutes sortes d'arbres fruitiers ou utilitaires, qui demandent plusieurs années de maturation, ainsi que des ignames sauvages. Lorsqu'il change de jardin, il conserve l'usufruit de ces arbres ou ignames, et ses enfants en hériteront. Un homme plante des arbres pour nourrir ses enfants et mange les fruits des arbres plantés par ses parents. Jusqu'à son mariage, moment où il doit subvenir aux besoins de son nouveau foyer, un enfant se sert dans le jardin et sur les arbres de son père. Selon les convenances coutumières, un enfant marié peut éventuellement demander à son père l'autorisation de prendre des fruits dans le *wotetleh* mais pas dans le jardin.

Dans l'île comme en ville, il existe plusieurs façons d'organiser un jardin vivrier.

Pluriculture rangée

Les espèces sont regroupées et/ou plantées en alternance avec d'autres (par exemple : taro et manioc entourés de choux et de bananiers). L'accès est dégagé.

À Mota Lava, l'organisation interne d'un jardin vivrier rangé diffère sensiblement d'une parcelle à l'autre :

- a) les tubercules en ligne sont entourés de choux et bananiers ;
- b) les tubercules en spirale sont au centre, les bananiers et les choux à l'extérieur ;
- c) les tubercules en carré sont également entourés de choux et bananiers.

Tableaux 5 et 6. Organisation des jardins vivriers

Familles de Mota Lava	Pluriculture mélangée	Pluriculture rangée	Monoculture	Total
Stomba	1	3	0	4
James	2	3	0	5
Railey	0	6	0	6
William	1	4	0	5
Kakaet	0	2	0	2
Total	4	18	0	22

Familles de Mango	Pluriculture mélangée	Pluriculture rangée	Monoculture	Total
B. et M. Jimmy	2	4	4	10
L. et S. Jimmy	3	0	0	3
J. et L. Patrick	0	2	1	3
F. et M.-L. Mantaktak	6	1	2	9
A. et G. Bohilan	2	0	1	3
Total	13	7	8	28

En règle générale, c'est le premier type d'organisation qui est adopté : bananiers et pieds de choux sont plantés alternativement autour du jardin, délimitant ainsi la parcelle. Les ignames sont au centre en lignes, souvent doubles, et alternent avec des lignes de taros, d'ignames rustiques, de patates douces ou autres. Le manioc est planté loin des ignames car il attire les insectes et nécessite de l'espace. Au-delà des raisons invoquées pour

justifier la mise à l'écart de cette plante, le fait qu'elle ait été importée récemment explique sans doute aussi qu'elle ne soit pas intégrée, au même titre que les autres, aux plantations des jardins.

Pluriculture mélangée

Arbres, fruits et légumes sont plantés sans ordre apparent ni regroupement par espèces. Entrer sur ces parcelles est parfois difficile.

Monoculture

L'espace est réservé à une seule espèce (igname, taro, maïs, ananas, kava, etc.). Le jardin peut être protégé par d'autres cultures (bananiers par exemple) qui l'entourent. Il peut aussi comprendre un petit carré de végétaux importés (oignons, tomates, gingembre, etc.), éventuellement protégé, surtout en ville, par des pierres ou un enclos. Plus rares dans l'île, ces plantations sont souvent reléguées dans un coin du jardin.

Dans l'île, 18 % seulement des jardins vivriers sont mélangés (pluriculture mélangée) contre 46 % à Mango ; les parcelles sont rangées (pluriculture rangée), pour 81 % d'entre elles à Mota Lava mais pour seulement 25 % à Mango ; enfin, les jardins de l'île comptent très peu de monoculture (aucune dans notre échantillon) tandis qu'en ville la monoculture représente 28 % (tableaux 5 et 6 ci-avant).

À Mango, près de la moitié des 28 jardins sont des pluricultures mélangées. Ce phénomène est en partie lié aux vols très courants en ville. Pour pallier ce problème, les végétaux valorisés (igname, taro, kava) sont mélangés aux autres, plantés au milieu des jardins ou cachés. Les jardins de monoculture contiennent des végétaux plantés les années précédentes (ananas, kava, banane, comme dans notre échantillon), qui servent parfois de clôture, ou encore des boutures et des arbres à maturation longue (arbres fruitiers ou à noix).

Ainsi, dans l'île, la pluriculture rangée est la plus pratiquée, où les ignames valorisées socialement⁷ sont protégées par d'autres plantations comme les taros, les bananiers ou les choux. En ville, l'organisation interne des jardins répond à

des contraintes extérieures (comme les vols) qui limitent l'application des règles coutumières.

Inventaire des jardins

Que ce soit à Mota Lava ou à Mango, chacun connaît par cœur ce qui est planté dans ses jardins et dans ceux des autres, les dates de plantation, le nom des arbres et les limites des parcelles. Souvent même, les enfants répondent avant leurs parents aux questions concernant les jardins.

Avec les missionnaires, les colons, les voyageurs et aujourd'hui le commerce et l'ouverture vers l'extérieur, la variété des plantes cultivées s'est considérablement diversifiée. Nous avons établi une liste des différents tubercules, fruits et autres plantes afin de comparer la fréquence et la diversité des espèces plantées dans l'île et en ville (tableau 7 pp. 141-143).

LES VÉGÉTAUX LES PLUS PLANTÉS

Comme l'indique le tableau 7, à Mota Lava, les bananiers arrivent en première position, suivis du chou des îles, du manioc, des ignames et des taros des îles. La faible présence des ignames, malgré leur importance sociale, s'explique par le fait qu'on les trouve principalement dans les nouveaux jardins, éventuellement avec les deuxième plantations pour les cultivars les plus rustiques, laissant ensuite la place aux bananiers. Ces derniers sont présents dans presque tous les jardins car

7. Pour plus de détails sur le rôle social des ignames, voir l'article de V. Lanouguère-Bruneau (1999), « L'igname (*Dioscorea sp.*), une "nourriture affective" pour la société de Mota Lava (îles Banks, Vanuatu) », *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée* 42 : 81-106.

Tableau 7. Espèces cultivées par famille et par jardin

Plantes alimentaires	Familles de Mango qui cultivent (en %)	Familles de Mota Lava qui cultivent (en %)	Jardins de Mango comprenant (en %)	Jardins de Mota Lava comprenant (en %)
Ananas	100	40	50	12
Arachide	60	0	15	0
Asperge de Fidji	20	0	6	0
Aubergine	20	0	3	0
Bambou	80	20	18	4
Bananier	100	100	65	88
Calebasse	60	20	15	4
Canne à sucre	0	20	0	4
Carotte	40	0	6	0
Chou chinois	60	0	15	0
Chouchoute	100	0	35	0
Chou des îles	100	80	56	69
Citronnelle	60	0	12	0
Concombre	100	40	26	8
Courge	40	20	6	4
Framboisier	40	0	12	0
Fruit de la passion	60	0	18	0
Gingembre	80	20	24	4
Haricot	80	20	35	4
Haricot long	80	40	26	12
Igname	100	100	50	50
Igname douce	0	100	0	35

...
142

Igname sauvage	0	40	0	12
Kava	100	40	38	8
Maïs	100	40	41	8
Manioc	100	100	50	62
Oignon	100	0	47	0
Papaye	100	40	71	12
Pastèque	60	60	18	12
Patate douce	80	80	26	15
Piment	100	20	50	4
Poivron	60	0	21	0
Potiron	80	0	44	0
Salade	60	80	15	19
Taro des îles	60	80	18	35
Taro fidji	100	80	65	31
Tomate	100	0	47	0

Arbres alimentaires	Familles de Mango qui cultivent (en %)	Familles de Mota Lava qui cultivent (en %)	Jardins de Mango comprenant (en %)	Jardins de Mota Lava comprenant (en %)
Arbre à pain	80	100	29	42
Avocatier	60	60	15	12
Badamier	20	0	3	0
Cacaoyer	40	0	6	0
Chataîgne de Tahiti	60	60	12	12
Citronnier	40	0	9	0

Cocotier	80	80	32	42
Corossol	40	0	15	0
Goyavier	60	20	21	4
Jamblonnier	60	0	12	0
Limonier	40	0	6	0
Litchi	60	60	24	12
Mandarinier	60	80	18	15
Manguier	60	80	21	15
Mûrier indien	20	0	6	0
Nangaille	60	80	15	27
Navelle	80	80	24	19
Oranger	80	20	15	4
Pamplemousse	60	40	21	8
Pommier canaque	80	20	24	4
Pommier cannelle	20	0	6	0
Pommier cythère	60	60	12	8
Prunier-dragon	80	20	38	4
Tamarin	40	0	9	0

ils entourent les parcelles, nécessitent peu d'entretien, une terre peu riche et sont très productifs (un bananier donne un régime environ tous les six mois). Le chou est quasiment le seul légume vert qui accompagne les tubercules ou les bananes plantain. Les habitants des îles aiment en consommer tous les jours,

bien que ce soit difficile en période de sécheresse. Le manioc a été introduit à Mota Lava après le cyclone de 1939 et occupe déjà la troisième place dans les cultures : comme les bananes, il demande peu d'entretien et peut rester en terre en attendant d'être consommé. Les ruraux de Mota Lava apprécient particulièrement

le *laplap*⁸ de manioc. Toutefois, les ignames restent indispensables pour toutes les cérémonies coutumières : transformées en *laplap*, elles font partie des présents offerts par la famille du futur époux à celle de sa fiancée. Malgré leur saisonnalité, on en voit tout au long de l'année, tout comme les taros des îles, également utiles pour les cérémonies. Les jardins de Mota Lava sont donc constitués de tubercules servant de base à l'alimentation et aux événements de la vie sociale.

À Mango, ce n'est pas la banane mais la papaye qui est le plus fréquemment plantée puisque cette dernière est présente dans 71 % des jardins (elle est plantée par 100 % des familles à Mango et par seulement 40 % des familles à Mota Lava). Viennent ensuite les bananiers, les taros fidji, le chou et les ignames à égalité avec les ananas. Deux fruits se placent dans les cinq premiers végétaux et les ignames n'arrivent qu'en cinquième position. Cependant, comme dans l'île, elles sont présentes dans 50 % des jardins. Les taros des îles ne viennent qu'en 24^e position, alors qu'à Mota Lava ils sont en cinquième position et sont plantés dans les jardins communs.

Ainsi, les tubercules dont on se nourrit et qu'on utilise traditionnellement pour les cérémonies ne sont pas forcément ceux que l'on plante le plus fréquemment en ville. Seules les ignames témoignent d'un lien incontournable avec l'île d'origine et ses coutumes.

LES ARBRES FRUITIERS

L'arbre fruitier le plus répandu à Mota Lava est l'arbre à pain (100 % des familles et 42 % des jardins), ce qui n'est pas étonnant puisqu'il

a fait et fait toujours la réputation de l'île. Dans les temps anciens, quand les réseaux d'échanges du nord du Vanuatu (essentiellement au sein des îles Banks et Torres) étaient encore actifs, Mota Lava était reconnue pour ses *ne-key* (fruits séchés de l'arbre à pain). Ils étaient indispensables lorsque les cyclones venaient détruire les cultures ou que les jardins n'étaient pas à maturité. Aujourd'hui encore, les habitants de l'île préparent ces biscuits qui se conservent plusieurs mois voire plusieurs années et les expédient par avion ou par bateau aux membres de la famille qui habitent en ville ou sur une autre île. Il existe un très grand nombre de variétés d'arbres à pain, plus même que de cultivars d'igname. L'arbre à pain est aussi fréquemment planté dans les jardins que le cocotier (80 % des familles et 42 % des jardins).

Cette place qu'occupe le cocotier concerne uniquement les jardins et ne prend pas en compte les cocoteraies exploitées pour le coprah. Le cocotier était présent dans la coutume avant l'introduction de cette culture marchande et le lien avec cet arbre de vie reste très fort⁹. La noix de coco est consommée tous les jours sous différentes formes (eau, lait, crème, chair) et elle joue également un rôle dans de nombreuses cérémonies (naissances, mariages,

8. Plat cuisiné à partir de divers végétaux (ignames, manioc, bananes, taros, patates douces, etc.) râpés crus, emballés dans des feuilles à *laplap* et cuits dans un four à pierres.

9. Pour plus de détails, voir l'article de V. Lanouguère-Bruneau, « Du sang de la noix de coco au flux monétaire », *Journal de la Société des océanistes* (à paraître).

funérailles). À Mota Lava, arbre à pain et cocotier sont essentiels socialement. Les nangailles (noix locales) arrivent en deuxième position (80 % des familles et 27 % des jardins) ; ces amandes sont utilisées dans le *lap-lap* d'ignames offert pour le mariage ou lorsqu'on reçoit un hôte estimé. Il en est de même pour les navelles, autres noix locales (80 % des familles et 19 % des jardins), dont la fonction cérémonielle est cependant limitée. Enfin le manguier est planté par 80 % des familles dans 15 % des jardins, y compris dans les aires d'habitation : il crée une zone d'ombre près des maisons où les familles aiment à se retrouver. Viennent ensuite des arbres appréciés pour leurs fruits saisonniers : mandarinier, litchi, etc.

À Mango, le premier arbre que l'on plante est un prunier-dragon (dans 38 % des jardins, par 80 % des familles), alors qu'à Mota Lava cela ne concerne que 4 % des jardins et 20 % des familles. Traditionnellement, cet arbre n'a aucune valeur culturelle ou cérémonielle. Le deuxième arbre rencontré est le cocotier (32 %) et le troisième l'arbre à pain (29 %), tous deux plantés par 80 % des familles. Viennent ensuite le pommier canaque, le litchi et le navellier, présents dans 24 % des jardins (et plantés en moyenne par 60 % des familles). Les nangailles n'apparaissent que dans 15 % des jardins. Plus de la moitié des fruits cultivés à Mango sont originaires de Mota Lava ; seule une dizaine de légumes viennent de l'île Santo, les autres étant des espèces introduites.

Ainsi, dans l'île comme en ville, trois arbres arrivent dans les cinq premiers : le cocotier, l'arbre à pain et l'arbre à nangailles. Tous trois sont essentiels pour les cérémonies,

particulièrement celles du mariage, et sont des marqueurs de l'identité de l'île.

LES FRUITS ET LÉGUMES IMPORTÉS

À Mango, la proportion de fruits et légumes importés, d'origine européenne ou chinoise (piment, oignons, poivrons, aubergines, tomates, courges, etc.), est importante. Leurs graines sont vendues dans les épiceries et les magasins d'agriculture. Notons que 100 % des familles de notre échantillon ont planté du piment contre seulement 20 % à Mota Lava. De même, l'oignon, la tomate et le potiron sont présents dans près de 100 % des familles en ville, alors qu'ils sont quasiment absents dans l'île (totalement dans les jardins étudiés). À Mango, ces légumes importés ont été bien intégrés aux habitudes culinaires, ce qui n'est pas le cas à Mota Lava où les habitants apprécient néanmoins de recevoir des graines, même s'ils ne savent pas toujours comment les planter et les cuisiner.

Ainsi, les plantations de Mango ne ressemblent pas à celles de Mota Lava. Dans l'île, la culture essentielle reste celle des tubercules alimentaires, et ce qui fait la particularité des jardins de Mota Lava (ignames, taros, nangailles, arbres à pain, cocotiers) n'apparaît pas dans ceux de Mango où les habitants préfèrent les végétaux introduits. Le jardin de l'île est un jardin vivrier indispensable à l'alimentation et à la vie sociale. Le jardin de la ville, s'il est utile à l'alimentation et aux cérémonies, est également un lieu de diversité végétale : le nombre d'espèces plantées y est nettement supérieur (59 à Mango contre 39 à Mota Lava). Plusieurs facteurs expliquent

cette différence entre les jardins des îles et les jardins des villes.

Des jardins sous influence

UN MODE DE VIE MODERNE

En ville, les pratiques traditionnelles ont tendance à s'étioler puisque la transmission du savoir se fait, selon les coutumes de l'île, par observation participante. Dès la première génération de migrants, beaucoup oublient d'observer certaines coutumes. Ce phénomène est commun chez les migrants qui vivent dans un lieu plus moderne que leur lieu d'origine, où ils tentent de s'intégrer le mieux possible, en présence d'autres îliens et d'autres populations (Chinois et Occidentaux).

Par ailleurs, le travail salarié de certains membres de la famille urbaine assure une rentrée de revenus qui permet d'avoir une alimentation « moderne », composée en partie de produits achetés dans les magasins de la ville. Les jardins ne sont plus, comme dans l'île, la base de l'alimentation et sa seule source. Les expatriés peuvent alors s'autoriser des fantaisies dans le choix des plantations.

L'OUVERTURE SUR DE NOUVELLES CULTURES

En ville, l'achat de tubercules nouveaux sur le marché ou de graines dans les magasins facilite l'introduction de nouvelles espèces. À Mota Lava, des opportunités se présentent parfois mais elles sont plus rares. Par exemple, le ministère de l'Agriculture a déjà proposé des aides au développement de nouvelles cultures marchandes (poivre, gingembre, vanille, kava), mais ce programme n'a pas remporté le succès escompté. Trois raisons à cela : la nécessité et

l'habitude de se nourrir de tubercules, les autres ressources alimentaires étant limitées ; le manque d'information quant à la préparation et à l'utilisation des végétaux importés ; la difficulté, en cas de bonne production, de trouver des débouchés. Cette difficulté tient autant à un manque d'organisation et de savoir-faire au niveau local qu'à des problèmes de transport entre l'île et la ville. L'achat de pousses ou de graines de végétaux importés, quand les revenus sont faibles et dépendent du seul coprah, n'est pas une priorité.

LE RAPPORT À LA TERRE

À Mota Lava, il existe un système de rotation, entre les membres d'une même moitié matrilineaire, de droits d'usufruit sur les terres cultivables. La société est, en effet, partagée en moitiés, et une personne appartient à la même moitié que sa mère et son oncle maternel. Au sein de cette moitié, les descendants d'un même ancêtre appartiennent à un groupe, nommé *gilwotwot*, qui travaille les mêmes terres. Les droits sur ces terres à cultiver relèvent de l'autorité de l'aîné des oncles maternels. Le choix d'une parcelle dépend donc de ces droits, et une famille nucléaire (père, mère, enfants à charge) cultive cette parcelle pendant deux à trois ans avant de la laisser en jachère. Un autre membre du *gilwotwot* pourra la cultiver quelques années plus tard. Ces terres des jardins ne sont pas réunies en une seule grande parcelle mais sont dispersées sur l'île. Elles peuvent être proches ou non des villages : jusqu'à trois heures de marche pour les habitants de la pointe ouest de Mota Lava qui cultivent des terres à l'autre bout de l'île (à l'est où se trouve l'aéroport).

À Mango, si les terres d'habitation sont, la plupart du temps, possédées légalement, ce n'est pas le cas des jardins vivriers. Dans le passé, le partage s'est fait naturellement entre les premiers arrivants, qui se sont approprié les parcelles et les ont défrichées. Ces dernières étaient souvent proches des chemins et des maisons ou étaient parfois déjà bornées en partie par des clôtures (élevages, cocoteraies, etc.). Le choix des terres pour les derniers arrivés est évidemment beaucoup plus limité car il dépend de l'espace encore disponible, ce qui correspond aujourd'hui à d'anciennes décharges ou à des zones marécageuses. Progressivement, le nouvel arrivant tente d'acquérir des droits de culture : en partageant un jardin avec un membre de sa famille d'accueil, en défrichant une zone libre, en louant des terres dans un village de Santo ou en reprenant un ancien jardin abandonné par un migrant reparti. En cas de décès du cultivateur « propriétaire », ses héritiers continueront d'exploiter. Quand une personne quitte l'île pour aller habiter en ville, ses droits fonciers sur l'île sont en principe conservés, sauf si elle s'expatrie longtemps ; elle perd, dans bien des cas, ses droits sur ses terres de l'île. Au quel cas, si elle veut reconquérir ses droits auprès des ayants droit, elle devra revenir s'installer définitivement sur l'île et offrir à ceux-ci de l'argent, parfois un ou plusieurs cochons, du kava, etc.

Ainsi, en ville, les terres des jardins sont le plus souvent occupées illégalement et la situation est donc beaucoup plus instable que dans l'île. Les cultures y sont plus anarchiques, les tubercules étant mélangés aux arbres à maturation plus longue. De plus, l'occupation des mêmes parcelles pendant plusieurs années favorise le mélange des cultures.

Conclusion

Les différences observées entre les jardins de l'île et ceux de la ville relèvent d'une relation à la terre, plus sociale que simplement alimentaire. Dans l'île, deux périodes de plantation sont respectées, ce qui n'est pas le cas en ville. À Mota Lava, le système de rotation des terres (selon la transmission matrilineaire des droits d'usufruit) donne un rythme au cycle agricole. À Mango, les familles cultivent leurs jardins sur une période continue. Cependant, elles n'ont aucun droit d'usufruit légal et peuvent en être expulsées à tout moment.

À Mota Lava, le partage des terres entre descendants d'un même ancêtre et le roulement qui en découle influence le type de culture. Les espèces cultivées restent liées aux nécessités alimentaires et cérémonielles. Les végétaux « modernes » sont peu fréquents, malgré un attrait certain pour la modernité qu'ils représentent.

Si, dans l'île, le travail au jardin est une nécessité pour se nourrir et s'intégrer à la vie sociale, en ville, les salariés participent au travail du jardin pour se détendre, et le jardinier sans emploi y passe une grande partie de son temps. La famille citadine ne dépend plus entièrement de cette production pour vivre. Pourtant, bien que les citadins aient la possibilité d'acheter de nombreux aliments dans les magasins ou sur le marché, leurs jardins offrent une plus grande diversité que ceux des îliens. La culture d'un jardin en ville est donc plus un phénomène affectif et culturel qu'alimentaire.

Les jardins sont finalement assez différents en ville et dans l'île. Mais, dans un cas comme dans l'autre, ce sont véritablement des lieux où s'exprime une identité.

Résumé

Delphine Greindl et Virginie Lanouguère-Bruneau, *Jardins d'île, jardins de ville au Vanuatu*

Au Vanuatu, les jardins fournissent l'essentiel de la nourriture à 80 % de la population. Mais ils sont aussi et surtout un lieu affectif où s'exprime une identité sociale. Une étude comparative menée sur deux groupes de même origine mais vivant, l'un en zone rurale (Mota Lava, îles Banks), l'autre en zone urbaine (Mango, île de Santo), montre que si des contraintes extérieures conditionnent l'organisation, la composition et l'utilisation de leurs jardins respectifs, ceux-ci continuent néanmoins à refléter les coutumes et les traditions de l'île d'origine de ces populations.

Mots clés

coutume, jardin, identité, igname, monoculture, pluriculture, Vanuatu

Abstract

Delphine Greindl and Virginie Lanouguère-Bruneau, *Urban/rural Gardens in Vanuatu*

In Vanuatu, gardens produce most of the food for 80 % of the population. But they are also a place to which feelings and a social identity are attached. A comparative study of two groups originally from the same island but now living respectively in rural (Mota Lava, Banks Islands) and urban (Mango, Santo Island) environments shows that, although outside factors condition their organization, layout and uses, gardens still reflect the customs and traditions of the island from which these groups came.

Keywords

customs, gardens, identities, yam, monocrop/polycrop, Vanuatu